

Claude-Henri Grignon

Un homme et son péché

étude de Louis Dantin

BeQ

Les opuscules : no 7 (ver. 1.0)

La Bibliothèque électronique du Québec

Claude-Henri Grignon (1894-1976)



« Je n'ai pas connu, dans mon enfance, et je vous dirai, dans une partie de ma jeunesse, jusqu'à vingt ans, je n'ai pas connu un seul être malheureux et misérable ici, à Sainte-Adèle. Ils étaient sûrement dans la misère. C'était une condition acceptée à l'avance. Voyez-vous, il faut comprendre qu'à cette époque-là, dans les années 1890, le sort c'était d'accepter de vivre sur des terres rocailleuses. Les habitants étaient satisfaits de cela. Qu'est-ce qui les charmait? Le décor, les lacs, les rivières, les montagnes, la chasse, la pêche et les bonnes soirées, les contes à la veillée, les danses à fond de train. Quand on pense que les fêtes commençaient le 25 décembre pour se terminer le Mardi gras!!! Ça, c'étaient des fêtes!!! »

Claude-Henri Grignon, dans un entretien qu'il accordait à Réginald Hamel, le 18 octobre 1964, reproduit dans *Le Québec littéraire*, automne 1988, no 1.

Sa vie

1894 (8 juillet) – Naissance de Claude-Henri Grignon à Sainte-Adèle, dans les Laurentides. Son père est médecin. La famille a neuf enfants. Il est le cadet. Il fréquente pendant deux ans le Collège Saint-Laurent, puis il poursuit ses études avec des professeurs particuliers. Mais son éducation est surtout celle d'un autodidacte.

1907 – Sa mère meurt et son père se remarie l'année suivante.

1915 – Son père meurt.

1916 – Il devient fonctionnaire fédéral. Grignon commence aussi cette année sa longue carrière de journaliste en publiant un premier article dans *L'Avenir du Nord* de Saint-Jérôme; il utilise – ce ne sera pas la dernière fois – un pseudonyme: Claude Bâcle. Il travaillera par la suite pour *La Minerve*, *Le Nationaliste*, *Le Matin*, *Le Canada*, *La Revue populaire*, *Le Bulletin des agriculteurs*... Il collaborera aussi à de nombreuses revues, où il signera entre autres des pamphlets sous le pseudonyme de Valdombre. Son activité de journaliste est surtout polémiste, mais il publie aussi de nombreux contes, notamment dans *Le Bulletin des agriculteurs*.

1920 – Il fait la rencontre d'Olivar Asselin qui devient son ami; plus tard, une correspondance s'établit entre les deux hommes. Dans *La Minerve*, il signe un article où il utilise pour la première fois le pseudonyme de Valdombre.

1920-26 – Il fait partie de l'École littéraire de Montréal.

1928 – *Le secret de Lindbergh*: biographie romancée de l'odyssée de Charles Lindbergh. « Une oeuvre curieuse, une espèce de saga brûlante écrite sous l'émoi immédiat de l'exploit épique de Lindbergh, et dont l'envolée s'exaltait à des cimes parfois nuageuses. » (Louis Dantin).

1933 – *Un homme et son péché*: roman. Une seconde version, dite *définitive*, paraît en 1935. En même temps, victime lui aussi de la crise économique, Grignon connaît la misère.

« Grignon a eu le mérite de rompre avec une longue tradition. Il a créé un protagoniste antipathique, c'est-à-dire conçu sans préoccupation "patriotique"; un roman du terroir sans prêcher – directement ou indirectement – le retour à la terre, ni idéaliser ses habitants. À ce point de vue, Grignon est un pionnier, un précurseur de Ringuet et de Germaine Guèvremont. » (2)

« Je n'ai pas connu, dans mon enfance, et je vous dirai, dans une partie de ma jeunesse, jusqu'à vingt ans, je n'ai pas connu un seul être malheureux et misérable ici, à Sainte-Adèle. Ils étaient sûrement dans la misère. C'était une condition acceptée à l'avance. Voyez-vous, il faut comprendre qu'à cette époque-là, dans les années 1890, le sort c'était d'accepter de vivre sur des terres rocailleuses. Les habitants étaient satisfaits de cela. Qu'est-ce qui les charmait? Le décor, les lacs, les rivières, les montagnes, la chasse, la

pêche et les bonnes soirées, les contes à la veillée, les danses à fond de train. Quand on pense que les fêtes commençaient le 25 décembre pour se terminer le Mardi gras!!! Ça, c'étaient des fêtes!!! » **Claude-Henri Grignon** (1)

1934 – *Le déserteur et autres récits de la terre*: recueil de nouvelles. En 1938, il rédige une adaptation radiophonique de cet ouvrage, avec l'aide de Germaine Guèvremont, sa cousine.

1935 – Il reçoit le prix Athanase-David pour *Un homme et son péché*.

1936 – Grignon fait paraître, à Paris, sous le pseudonyme de Valdombre, un ouvrage intitulé *Au pays canadien-français*. Il publie aussi au Québec *Précisions sur "Un homme et son péché"*, aux éditions du Vieux Chêne; le livre est en fait le texte d'une conférence donnée le 16 janvier 1936 à l'Académie commerciale de Québec.

1938 – Il fait paraître à Québec *Le mal qui nous ronge: notre défaut d'observation*.

1936-43 – Grignon le polémiste fait paraître *les Pamphlets de Valdombre*, revue littéraire et politique, qui devient très tôt célèbre, pour, entre autres raisons, les invectives violentes de son auteur. Quarante-six numéros ont paru. Les pamphlets paraissaient à Sainte-Adèle. Finalement, la tâche est trop lourde pour lui et il doit se résigner à abandonner la revue.

1939 – Grignon rédige pour la radio une adaptation de son roman *Un homme et son péché*. Le succès est immense. Le feuilleton durera jusqu'en 1965, d'abord à la radio de Radio-Canada, puis à la radio CKVL. Le personnage de Séraphin

Poudrier est interprété par Hector Charland; c'est lui aussi qui interprétera le rôle de l'avare dans les deux films que l'on tirera de l'oeuvre: *Un homme et son péché* en 1949 et *Séraphin* (1950).

« ...dans mon livre, il y en avait sept [des personnages]. Toutefois, à la radio, j'ai dû en créer dix-neuf. Maintenant, dans *Les belles histoires*, parce que la narration s'est prolongée, il m'a fallu en inventer trente-quatre. » **Claude-Henri Grignon** (1)

1941 – Grignon est élu maire de Sainte-Adèle. Il le restera jusqu'en 1951.

1942-53 – À partir de son roman *Un homme et son péché*, Grignon crée pour la scène des *paysanneries*, qui seront jouées avec succès au Québec et en Ontario.

1949 – Le film *Un homme et son péché* sort en salle, puis l'année suivante, un second film intitulé *Séraphin*. Réalisation: Paul Gury (1888-1974). Le second film montre la déchéance de l'avare. Un troisième film avait d'abord été prévu mais le projet a été abandonné.

1954 – Sous le titre *Séraphin, l'Ours du Nord*, paraît une bande dessinée tirée du roman *Un homme et son péché*. Grignon a collaboré pendant 18 ans à cette nouvelle adaptation avec le dessinateur Albert Chartier. Dans *le Bulletin des agriculteurs*, cette bande dessinée paraîtra de 1951 à 1970.

1956 – Grignon rédige, pour la télévision cette fois, une adaptation de son roman *Un homme et son péché*. L'émission, qui a pour titre *Les belles histoires des pays d'en haut*, tiendra l'antenne jusqu'en 1970 et connaîtra également un

énorme succès. Le personnage de Séraphin Poudrier est interprété par Jean-Pierre Masson.

1962 – Il est admis à la Société royale du Canada.

1967 – « Le Village de Séraphin » est fondé à Saint-Adèle. L'attraction touristique se maintiendra à flot jusque dans les années 1990.

1976 (3 avril) – Claude-Henri Grignon meurt à Saint-Adèle.

1977 – La Bibliothèque nationale du Québec acquiert le fonds Claude-Henri Grignon.

Sources:

(1) Entretien qu'accordait Claude-Henri Grignon à Réginald Hamel, le 18 octobre 1964, reproduit dans *Le Québec littéraire*, automne 1988, no 1.

(2) *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, Centre éducatif et culturel, Inc., Montréal, 1968.

(3) Louis Dantin, *Gloses critiques*, Éditions Albert-Lévesque, Montréal, 1935, deux volumes.

Un homme et son péché, vu par Louis Dantin.

Sources: *Gloses critiques* (2^{ème} série), par Louis Dantin (1865-1945). Selon la version des Éditions Albert Lévesque, Montréal, 1935.

M. Claude-Henri Grignon s'est fait, comme critique littéraire, la réputation d'un esprit éveillé, ouvert à la beauté, bouillant d'ardents enthousiasmes, mais, par contre, sujet à des outrances et à des préventions qui l'entraînent souvent loin des lois d'une équité sereine. Comme créateur original, il nous donna jadis une oeuvre curieuse, une espèce de saga brûlante écrite sous l'émoi immédiat de l'exploit épique de Lindbergh, et dont l'envolée s'exaltait à des cimes parfois nuageuses. Il nous revient avec un roman où, cette fois, il cultive le réalisme et nous révèle une face nouvelle de son versatile talent.

Un homme et son péché, c'est un récit de la terre canadienne, mais qui, au lieu d'en esquisser les types traditionnels et les situations communes, en a choisi un type d'exception dont les traits anormaux démentent son entourage et y forment une tache de contraste. Si Plaute et Molière n'avaient pris les devants, ce livre aurait pu s'intituler *L'Avare*, car le Poudrier de M. Gagnon n'est autre qu'Euclio, Harpagon, accommodés à la sauce canadienne. Et l'on est frappé tout d'abord de la ressemblance de famille

entre ces trois héros. Ils ont la même soif maniaque de l'or, le même intégral égoïsme, les mêmes tourments aussi pour la sécurité de leur trésor. Et des détails transmis de siècle en siècle se retrouvent, à peine modifiés, dans cette réplique nouvelle. Tous les trois rognent sur le manger et réduisent leurs commensaux à des menus microscopiques. L'avare de Plaute cache ses écus dans une marmite, celui de Molière dans une cassette; l'Harpagon du nord les enfouit dans un sac d'avoine; mais ils font tous à leur magot de fréquentes visites, contemplent longuement leur or, y plongent leurs mains frémissantes. Sous ce rapport, vraiment, M. Grignon n'a rien inventé, a même suivi d'un peu trop près les lignes connues.

Mais voici où il ajoute un trait nouveau à la peinture. Ses prédécesseurs nous disaient les ennuis du fils de l'avare, regimbant sous les privations qu'il subit; mais que pouvaient être ces ennuis comparés à ceux de sa femme? C'est ce qu'ils ne touchaient même pas, et c'est ce que notre conteur entreprend de décrire, faisant de ce tableau la part saillante de son oeuvre. – La vie misérable et soumise de la jeune Donalda, liée à cette brute, sa lutte contre la faim jusqu'à l'épuisement final, donnent une puissance toute neuve au portrait du vice odieux. L'auteur y met des qualités d'observateur et de psychologue, une couleur variée, vivante, et un sentiment de pitié qui dépasse le champ de la comédie et fait de son récit une étude morale et humaine. Donalda ne sert pas de simple repoussoir à son vieux grigou de mari; elle vit de sa vie propre, nous intéresse d'elle-même, et son martyre nous émeut. En fait, elle est le fil principal de cette trame, et quand il est rompu, l'oeuvre se traîne un peu au hasard. On suit comme un « conte à pleurer » le sort de cette

filles de vingt ans, à qui sont imposés tous les renoncements, toutes les fatigues, et dont l'existence même s'immole aux exigences d'une passion sans frein. Il y a dans l'esquisse de ses journées une accumulation de détails cruels qui donnent cent fois l'envie de tordre le cou à son bourreau. Et sa mort attendue s'entoure d'un appareil de misère et de désolation sans phrases.

Sans doute, ici comme dans les fables, la couleur se pose en tons crus, est étendue en couches épaisses. Tout n'est pas vraisemblable dans cette histoire de torture froide et de résignation surhumaine. L'avare joue son rôle trop à fond, le rend excessif à plaisir. « La jeune femme n'oublierait jamais le jour où elle avait voulu se servir une seconde fois de mélasse. Séraphin lui avait agrippé la main qu'elle tendait vers le pot, en lui disant, la prunelle pénétrante: « Ma fille, tu n'es pas raisonnable: ce demiard-là, à nous deux, devrait durer au moins deux mois ». – « Viande à chiens! qu'est-ce que tu fais là? un chapeau de paille pour frotter le plancher! Veux-tu me mettre dans le chemin? Ce chapeau-là est encore bon: il m'a coûté de l'argent, *dix cents*, chez Lacour. » On sourit tout en frissonnant. Et Donaldda est un être idéal, une seconde Griselda dont l'héroïsme monte à des degrés inconcevables et frisant la bêtise. Comment nous faire croire qu'à vingt ans, après douze mois passés avec son vieux conjoint, avare même de ses caresses (ce qu'on ne s'explique pas, vu qu'elles ne coûtaient rien), « elle ne désirait plus l'homme, et sa chair la laissait tranquille? » Et quand il lui disait que « rien n'est plus méchant que de manger tous les jours du pain ou de la graisse », est-ce possible qu'elle le croyait, ayant foi en lui comme en Dieu? » Passe pour la soumission de l'âme, mais celle des sens, de l'estomac, chez

cette robuste paysanne! Ces exagérations enlèvent à la vérité du récit et lui donnent un air de légende. Toutefois, d'autres incidents et le jeu d'acteurs secondaires viennent lui rendre une touche bien réelle: les personnages d'Alexis, le bûcheron bohème et dévoué, de Bertine, la cousine compatissante, dont les actions sont naturelles et les caractères nettement frappés, et qui font un cortège touchant à la catastrophe finale. C'est en celle-ci que M. Grignon maîtrise décidément son thème. Il crayonne Donalda mourante en des traits d'une observation aiguë, pathologique pour ainsi dire, avec une pitié plus intense pour être contenue. Toutes ces pages du volume que Donalda anime sont d'un sentiment pathétique et d'un art graphique vigoureux.

Elles eussent pu sans inconvénient servir d'épilogue au récit, car ce qui les suit devient pâle et paraît presque superflu. Que Poudrier, désormais seul, continue sa vie d'usurier, qu'il multiplie ses capitaux en des exactions plus vastes, et qu'au zénith de sa fortune il périsse d'une fin soudaine et tragique, ces après-coups n'arrive plus à nous empoigner. Mais l'auteur paraît avoir eu, tout au long de l'oeuvre, des préoccupations morales. Son titre même ne pose-t-il pas la notion du « péché »? Dès lors il faut que l'avare soit puni. Et il l'est à l'ancienne manière, celle des contes de notre enfance, par le feu qui le consume avec son trésor mal acquis. Cette vengeance, comme la foudre, semble tomber tout droit du ciel, car aucune cause humaine ne lui est assignée. Deux accidents l'amènent, l'un et l'autre fortuits et surgissant on ne sait d'où. La vache de l'avare tombe à l'eau, en même temps sa maison prend feu: sans cette coïncidence Poudrier échappait à la justice! On nous suggère sans doute qu'une des victimes de l'usurier pourrait avoir pris sa

revanche; mais cette suggestion est si vague qu'elle passe inaperçue: on se la fait plutôt soi-même. L'auteur n'abuse-t-il pas ici du « doigt de Dieu »? Son histoire n'en devient-elle pas d'une façon trop patente une page de morale en action? De tous les moyens dramatiques, l'accident est le plus naïf; et dans une oeuvre fourmillant de psychologie c'est ce qu'on peut imaginer de moins psychologique. Qu'on nous épargne l'accident comme solution de problèmes humains ou comme outils de l'intervention divine. Qu'on nous serve des érinnyes surgissant des entrailles du crime, poursuivant le coupable de fouets intérieurs ou de maux qui ne soient que la pousse fatale des faits qu'il a semés. On peut se demander si le souci du moraliste n'a pas nui, dans le cas présent, à l'art du romancier. Supposons qu'au lieu d'une « leçon » terrifiante, l'oeuvre nous eût offert, de la vie telle qu'elle est, un tracé objectif et impassible, n'en eût-elle pas été littérairement plus forte? Elle nous montre bien Poudrier grandissant en richesse et en influence avec les années, jouissant même du respect qui s'attache aux honnêtetés légales; mais elle devait, en bonne logique, le laisser mourir dans son lit, léguant son bien à l'église et aux pauvres; quelles pages riches d'ironie et de fine satire eussent pu en résulter!

Elle eût gagné de même en pureté de lignes à s'abstenir des gloses ouvertes dont elle accompagne les faits. « C'était là que l'usurier faisait signer à de pauvres malheureux les pires engagements qu'ait jamais imaginés la plus infâme canaille. » – « Sa passion atteignait à une intensité que ne connaîtront jamais les damnés de la paresse, ni ceux de l'orgueil, ni ceux de la gourmandise, pas même les insatiables de l'épuisante luxure. » – « L'encre y était continuellement figée, comme si elle n'eût pas voulu servir

aux contrats malhonnêtes et si durs que rédigeait, d'une main de fer, l'impitoyable usurier. » – « Il était plongé dans la mare de ses pensées mesquines et infectes. » Avons-nous besoin de tant d'épithètes, de tous ces verdicts prononcés? Qu'on rende les actes mêmes éloquents, suggestifs: ils se qualifieront tout seuls. Le lecteur, si on lui fournit le substantif, le verbe, saura appliquer l'adjectif. Au lieu d'« elle se tordait, la pauvre Donalda, comme sur un lit de braise », il valait mieux écrire: « Elle se tordait comme sur un lit de braise »; et nous eussions songé: « La pauvre Donalda! » Forcément le style s'alourdit de ce bagage de commentaires, y perd de sa plasticité et de sa prestesse.

Il se laisse de plus envahir, en des sautes soudaines, par un lyrisme intempestif. Souvent réaliste à l'excès, l'auteur ne peut s'astreindre à l'être constamment: au milieu de sillons bien droits d'observation rigide, on le voit se livrer à des cabrioles romantiques. « Sa passion, plus éloquente qu'un ciel étoilé, plus prenante que l'espace » (comparaisons d'ailleurs peu limpides?). – « Un sourire de béatitude se balançait sur ses lèvres ainsi qu'une abeille sur un pétale. » – « Donalda bleuissait tranquillement ainsi que la neige sous un rayon de soleil. » Et voici une image qui, d'une scène de moeurs paysannes, nous reporte droit à Homère: « Et le dédain, ainsi qu'une bave immonde, coulait de sa bouche charnue. » Ces fioritures n'ajoutent rien à des pages vivantes par elles-mêmes que soulevait une belle simplicité, et contrastent étrangement avec d'autres formules du livre. Il faut s'en tenir à un genre, ne pas vouloir être à la fois Céline et Giono.

Tout est robuste dans cette oeuvre, mais inégal, même la grammaire. Je ne sais si l'auteur l'a fait exprès, mais des échantillons de « langage canadien » se glissent même dans les pages qu'il écrit pour son propre compte; et ces solécismes nageant parmi des phrases toutes françaises font l'effet d'oublis malheureux. « Quand la petite eut vingt ans, il (Poudrier) la *maria* » – « La chambre mystérieuse restait toujours *barrée à clef*. » – « *Heureusement que* Bertine était distraite. » – « Ses vêtements paraissaient enduits de *cool-tar*. » Ou bien c'est le sens des mots qui fléchit. Une tombe n'est pas la même chose qu'un cercueil, et « détester » dit plus que « haïr »: or l'auteur place une « tombe » dans la chambre mortuaire; il écrit: « Il la détestait, il la haïssait même. » Cette phrase: « Il opérait dans les labyrinthes toujours quelque peu inédits des billets à ordre » atteint les limites du phébus. Exemples, entre autres, d'une langue par moments incertaine, trop peu soucieuse de purisme et, qui pis est, de pureté.

Quand à l'idiome dans lequel s'expriment les personnages, il pouvait légitimement être « canayen », et il l'est avec abondance. M. Grignon en saisit bien les intonations pittoresques. Seulement la mesure n'est pas son fort, et parfois, sans nécessité, il transcrit de cet idiome des types vulgaires et avilis. « Commenceraient-ils à me lâcher, les v'limeux? pensa l'avare. » – « Elle engraisse ma terre, la bonguienne, elle engraisse. » – « S'il fallait qu'il me remette mon argent, ça parlerait ben au maudit. » Je serais désolé de passer pour « fine bouche », mais je ne puis goûter ce genre de terroirisme. Non seulement il est répugnant en lui-même, mais aucun motif d'art, dans l'espèce, ne le justifie. Je ne conçois pas Poudrier, cet homme poli, féru des bienséances,

usant, même à part soi, d'un langage d'abruti. En principe, j'estime que cet argot, sauf des cas très rares, ne mérite pas qu'on l'imprime: c'est bien assez de l'entendre chaque jour sans avoir à le lire! Les auteurs qui nous intéressent au dialecte de nos gens sont ceux qui le puisent à ses sources dignes, non ceux qui le ramassent au premier ruisseau venu. – Cet excès est d'ailleurs plus rare ici que dans le *Déserteur*, issu de la même plume, où les dialogues des « natifs » sont positivement boueux.

Malgré tous ces défauts (et M. Grignon, critique très sévère pour autrui, doit souffrir qu'on les lui signale), *Un homme et son péché*, par sa vitalité, sa verdeur, et son élément sympathique, prend place parmi nos bons romans. L'auteur fait partie d'un groupe qui se vante avant tout de « ne pas ennuyer ». Et bien, il n'ennuie pas; et tout élémentaire que soit cet idéal, c'est déjà un succès que de l'atteindre. Mais il le dépasse fréquemment, en des passages d'une vision forte et sûrement écrits dont l'art n'appelle aucune réserve. Il crée pour ses tableaux l'atmosphère bien distincte d'une campagne du Nord; il y dresse une humanité qu'il sait faire agir et pâtir. Donalda, Alexis, Bertine, se meuvent sans trébucher, avec les gestes qu'il convient; mieux que Poudrier même ils occupent le centre du livre et en assurent la valeur réelle.

Un homme et son péché: roman



Un homme et son péché est l'histoire d'un « habitant » de Sainte-Adèle, Séraphin Poudrier, consumé par l'avarice. Il maintient Donalda, sa jeune femme, dans une crainte continuelle, la force à manger une nourriture grossière et insuffisante. Il prête son argent à des taux usuraires et garde, s'il le peut, les gages que ses victimes lui confient. Il passe de longues heures à palper et à caresser les pièces d'or qu'il conserve, au grenier, dans des sacs d'avoine. Quand Donalda tombe subitement malade, Séraphin hésite longtemps à faire venir le médecin. C'est finalement son cousin Alexis, ancien *draveur*, bon vivant et ami de la bouteille, qui s'en chargera. Mais le médecin arrive trop tard: Donalda succombe après avoir reçu les derniers sacrements.

Séraphin ne la regrette en rien: il pourra désormais vivre à meilleur marché et épargner davantage. Il vivra donc solitaire, dans sa lugubre maison, dévoré par son vice, obsédé par la crainte des voleurs et de l'incendie, jusqu'au jour où une de ses vaches tombe à l'eau et risque de se noyer.

Prévenu par Alexis, Séraphin se précipite vers la rivière pour sauver sa vache. Mais c'est Alexis, l'ex-flotteur de cages, qui la tirera de l'eau au moment où un incendie, dont

on ignore la cause, s'abat soudain sur la maison de Séraphin. Uniquement obsédé par la pensée de son trésor, ce dernier s'élançait dans les flammes où on retrouve son cadavre calciné, la main crispée sur une pièce d'or.

Histoire de la littérature canadienne-française par les textes, Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, Centre éducatif et culturel, Inc., 1968.

Extrait

Tous les samedis, vers les dix heures du matin, la femme à Séraphin Poudrier lavait le plancher de la cuisine, dans le bas côté. On pouvait la voir à genoux, pieds nus, vêtue d'une jupe de laine grise, d'une blouse usée jusqu'à la corde, la figure ruisselante de sueurs, où restaient collées des mèches de cheveux noirs. Elle frottait, la pauvre femme, elle raclait, apportant à cette besogne l'ardeur de ses vingt ans.

D'un geste vif, précis, elle répandait sur le plancher des poignées de sable blanc et, à l'aide d'un bouchon de paille ou de pesat qu'elle trempait dans un seau d'eau, elle frottait d'une main vigoureuse jusqu'à ce que le plancher devînt jaune comme de l'or.

Depuis l'âge de dix ans que Donalda faisait ce travail, elle en connaissait bien le mécanisme peu compliqué, mais dur. Quand les reins commençaient de lui chauffer, elle se pliait de telle façon que la douleur disparaissait, ou si un genou lui

faisait mal, elle le déplaçait un peu, éprouvant tout de suite une sensation de bien-être qui la reposait et qui redonnait à son corps et à son cœur une poussée verticale de sang et de courage.

Comme toutes les choses qu'elle savait, Donalda avait appris à laver un plancher chez ses parents, à l'époque de la colonisation, au Lac-du-Caribou. Et c'était d'une valeur si considérable que le vieux garçon Séraphin Poudrier, dit *le riche*, l'avait tout de suite remarqué. Il lisait dans les gestes. Ses hautes qualités de paysan retors le poussaient à rechercher, dans la femme, la bête de travail beaucoup plus que la bête de plaisir. Comment aurait-il pu hésiter, puisqu'il posséderait les deux?

Il connut Donalda, enfant. Il la convoitait depuis le jour où il l'avait rencontrée dans un champ de fraises. Elle s'était assise près de lui et il avait été frappé par la blancheur de ses bras et par la fermeté de sa poitrine, si opulente pour son âge. Il l'aimait. Il se laissa d'abord entraîner par le fleuve de l'impureté dont il ne chercha jamais à découvrir la source. Puis, peu à peu, il se fit à l'idée qu'elle pourrait devenir sa femme. Quand la petite eut vingt ans, il l'épousa. Il en avait quarante. Les troubles de la chair qu'il combattait depuis tant d'années l'envahissaient maintenant ainsi qu'une crue prodigieuse de limon. Mais Séraphin ne se laissa point attendrir comme un fol, ni par le cœur, ni par les sens. Il se rendit compte avec une précision d'usurier que s'il se laissait aller à la passion de la chair, la petite Donalda Laloge finirait par lui coûter les yeux de la tête et lui mangerait jusqu'à la dernière terre du rang. Il lutta tant et si bien, de nuit et de

jour, qu'il fit de sa femme moins qu'une servante: pas autre chose qu'une bête de somme.

Cette paysanne, fraîche comme un pommier en fleurs, prédestinée aux adorables enlacements, assaillie des désirs que l'invincible atavisme faisait croître autour d'elle comme en un printemps sans fin, ne connut jamais les joies de la charnalité. Elle passa, sans transition, du soir des noces à la vie amère, cassante et matérielle du ménage, sans avoir même éprouvé la sensation d'un baiser lent et profond.

Une fois, une seule fois, Séraphin la posséda brutalement, mais refusa net de lui faire un fils qu'elle désirait avec tant d'amour de par l'hérédité la plus lointaine.

– Je n'aime pas les enfants, avait-il dit, avant de s'endormir.

Dans une autre circonstance, il s'était livré:

– Tu sais, ma fille, que des enfants, ça finit par coûter cher.

Donalda n'en parla plus jamais. Et, en moins de six mois de mariage, elle devint cette mécanique qui sert à traire les vaches, à cuire le pain, à filer la laine, à reprendre des habits puants, à faire la cuisine, à laver la vaisselle, à nettoyer le plancher, à veiller les malades la nuit, à rechausser les patates, à préparer les feux, à travailler sur la terre au temps des semailles et des récoltes, enfin, elle devint la femme à tout faire, excepté l'amour. Et si les flammes de la luxure s'acharnaient sur Séraphin, l'homme alors les combattait comme il pouvait.

Les premières fois, Donalda se roulait dans le lit conjugal, tandis que l'époux, à ses côtés, dormait comme une bûche. Une soif intense la torturait. Elle ne bougeait pas, et peu à

peu son corps devenait une chose inerte. Des semaines, des mois coulèrent lentement, lourdement, ainsi que les eaux chargées d'un fleuve dans un port. La femme s'habitua à cette vie séparée de l'âme et, un beau jour, le mal s'en alla tout seul. Elle ne désirait plus l'homme, et sa chair la laissa tranquille.

Dévorée par l'énergie toujours croissante chez les descendants de défricheurs, cette paysanne, afin d'oublier la vie, travaillait douze, seize et dix-huit heures par jour, désespérément, comme si un châtement implacable eût pesé sur elle ou comme si la mort ne venait pas assez tôt. Séraphin, sans doute, trouvait sa femme dépareillée, et il alla jusqu'à avouer avec la plus grave imprudence que « pour faire cuire le pain et pour mettre le plancher jaune comme de l'or, Donalda n'avait pas sa comparable dans tout le comté ».

Et la pauvre bête de se tuer lentement.

Un samedi de juillet qu'il faisait ardent et que la cigale perçait l'air de ses vrilles, Donalda se mit à laver le plancher de la cuisine. Au lieu d'un bouchon de pesat, elle se servait, en guise de brosse, d'un vieux chapeau de paille trouvé dans le hangar. Ça lui écorcherait moins les doigts qu'elle avait déjà en sang et tout fendillés. Et, comme toujours, elle se mit à frotter avec vigueur, avec entrain, le vieux plancher de misère.

Séraphin, qui se préparait à aller au village, et qui avait oublié son argent sur la commode, s'arrêta, comme pétrifié, dans l'encadrure de la porte.

– Viande à chiens! s'écria-t-il, éclatant de colère et crispant les poings. Qu'est-ce que tu fais là, ma fille? Un chapeau de paille pour frotter le plancher? Tu vas me ruiner!

Veux-tu me mettre dans le chemin? Viande à chiens! En v'la une bonne, par exemple!

Et avant que sa femme eût eu le temps de lever la tête, il lui arracha le chapeau des mains. Il continuait maintenant d'une voix plus douce:

– Tu n'es pas raisonnable, ma fille, tu n'es pas raisonnable. Ce chapeau est encore bon. Il m'a coûté de l'argent. Dix sous, chez Lacour. Ç'a pas de bon sens. Prends du pesat, ma fille, prends du pesat. Je te l'ai dit souvent: on est pauvre. Et si tu veux vivre heureuse avec moi, il faut ménager. Il vaudrait encore mieux ne pas laver plutôt que dépenser de même. T'as compris?

En récitant cette leçon apprise depuis toujours, maître Séraphin dépliait avec douceur le vieux chapeau; il s'efforçait de lui rendre sa forme ancienne. Donald, à genoux, mais droite comme un cierge, regardait agir cet homme extraordinaire. La gorge sèche et la langue paralysée, elle désirait la mort. Elle fit la morte. Séraphin regarda un moment cette mauvaise créature et, pour la première fois de sa vie, le dédain, ainsi qu'une bave immonde, coulait de sa bouche édentée. Il déposa le chapeau sur l'armoire, près du poêle, et sortit.

Quand il eut disparu derrière la côte, dans la direction du village, la femme alla quérir du pesat dans la grange et se remit à frotter le plancher. Mais elle se sentait moins courageuse.

Certes, ce n'était pas la première fois que son mari tombait en colère à propos de rien, à propos de tout, question d'argent et question d'économie. Mais jamais elle n'avait

surpris dans son œil un tel éclat d'acier et de violence. Le loup affamé qui sort de la forêt n'est pas plus effroyable.

– Je suis mieux de bien faire, songea-t-elle.

Et, comme elle frottait la dernière planche sous le poêle, elle pensa encore:

– Car autrement ça va être un enfer.

Sa besogne terminée, elle s'assit quelques minutes et regarda machinalement le plancher jaune comme de l'or, presque aussi brillant que le soleil même qui ardaient la maison.

La chaleur verticale coulait comme du plomb fondu sur les champs immobiles et sur toute la campagne environnante. De très loin on pouvait entendre la stridulation des sauterelles. Une lassitude immense dominait la terre.

Donalda, la femme à Séraphin, toujours courageuse, se mit quand même à préparer le dîner, car l'horloge marquait onze heures et cinq minutes exactement.

FIN DU CHAPITRE I

La Bibliothèque électronique du Québec
n'est subventionné par aucun gouvernement
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.